

# RÉELLES FICTIONS / REAL FICTIONS

Valentin Bec

|                           |         |
|---------------------------|---------|
| Compte rendu              | Webzine |
| Alex Coma                 |         |
| Aurélie Blanchette Dubois |         |
| Francis Macchiagodena     |         |
| Matthew Cangiano          |         |
| Philippe Léonard          | <       |



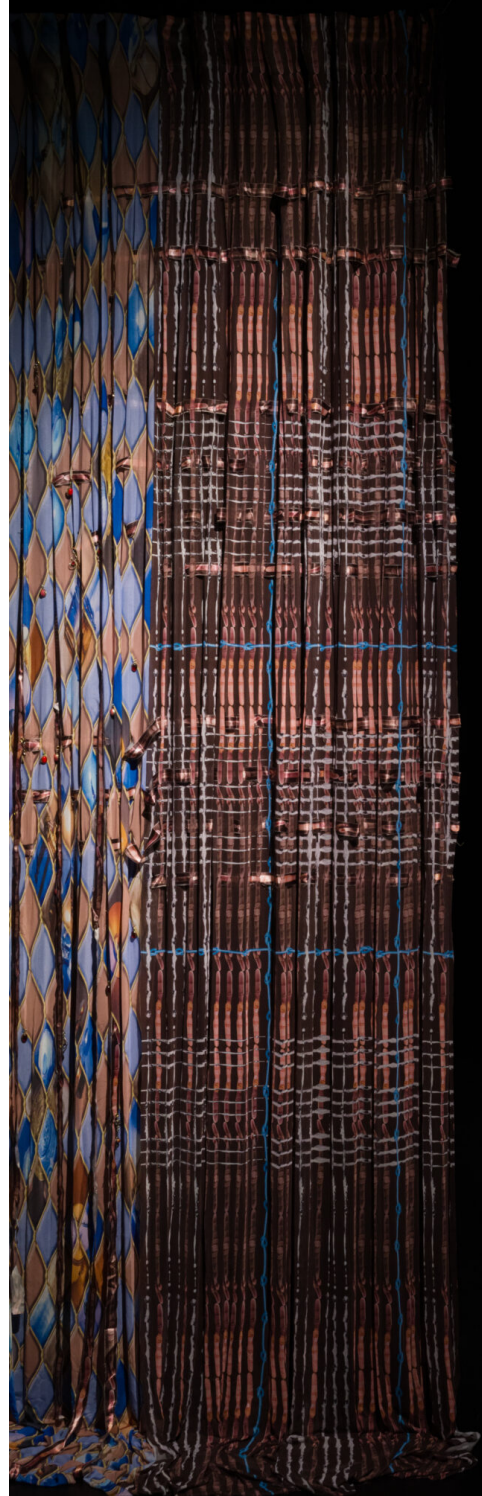
**Centre des arts actuels  
SKOL**, Montréal  
du 12 septembre au 7 décembre  
2024



*RÉELLES FICTIONS / REAL FICTIONS*  
Vue d'exposition, Centre SKOL, Montréal, 2024.  
Photo : William Sabourin, permission du Centre SKOL, Montréal

Avec l'exposition *RÉELLES FICTIONS / REAL FICTIONS*, le Centre des arts actuels SKOL offre une réflexion essentielle, aussi conceptuelle que sensible, sur la nuit... Ou plus précisément, *dans* la nuit, puisque les commissaires (Manolis Daris-Becotte, Adrien Guillet, Clara Lacasse et Florent To Lay) ont pris le parti de plonger tout l'espace du *white-cube* dans la noirceur. Un geste commissarial puissant qui, à la croisée du poétique et du politique, tient de l'inversion scénographique, suggérant ainsi de renverser la positivité de la norme : l'espace-temps de la nuit se déroband à la colonisation capitaliste et productiviste de nos territoires temporels, l'opacité nocturne comme condition d'une perception alternative, l'absence de lumière comme brèche ouverte sur un sentir total éclairant la raison.

Dans cet espace du « *black-cube* », les œuvres des cinq artistes invité-es dialoguent à travers une multiplicité de fils interprétatifs : un diptyque de textile imprimé et brodé de breloques d'Aurélien Blanchette Dubois (*The Moistest Shade of Thou I & III*, 2023) marque le seuil que l'on franchit pour passer d'une section à l'autre de la salle. Apparaissant de prime abord comme un simple rideau nous rappelant au confinement (rassurant ? étrange ?) de nos intérieurs domestiques, s'y dévoile, de plus près, toute la multitude de détails isolés (suspensions, tuyaux, jets d'eau, mains humaines) qui, répétés et assemblés numériquement, constituent la trame ornementale de ce qui s'apparente à un vitrail de tissu. Œuvre métonymique du dispositif scotopique déployé dans l'exposition, ce rideau cristallise effectivement un travail particulier de mise en condition du regard. Il permet d'activer le regard, d'expérimenter sa mobilité et d'en révéler son instabilité, dès lors que les conditions d'un regard « objectif » autant qu'objectivant<sup>1</sup> sont abolies du fait de l'indétermination catalysée par l'opacité libératrice de la pénombre. « *L'opaque n'est pas l'obscur* »<sup>2</sup> enseigne l'écrivain Édouard Glissant.



*RÉELLES FICTIONS / REAL FICTIONS*

Vue d'exposition, Centre SKOL, Montréal, 2024.

Photo : William Sabourin, permission du Centre SKOL, Montréal

Ici, la pénombre enveloppante comme les bords des tableaux d’Alex Coma ou de Matthew Cangiano, dont les paysages, naturels ou urbains, émergent des murs noirs comme des apparitions incongrues. Enfin ! Le travail lumineux de l’imagination<sup>3</sup> s’affranchit du regard qui perd son monopole de la vision. Alors, le vu et l’« invu », le centre et la marge, le sujet et le cadre constituent une seule et même totalité positive, au même titre que la nuit, lorsqu’elle n’est plus réduite à être l’accessoire ou la construction négative du jour, mais bien appréciée comme quelque chose d’*autre*. En effet, « *quand tout a disparu dans la nuit*, écrit Maurice Blanchot, ‘*tout a disparu*’ apparaît. C’est l’autre nuit. La nuit est apparition du ‘*tout a disparu*’ »<sup>4</sup>.



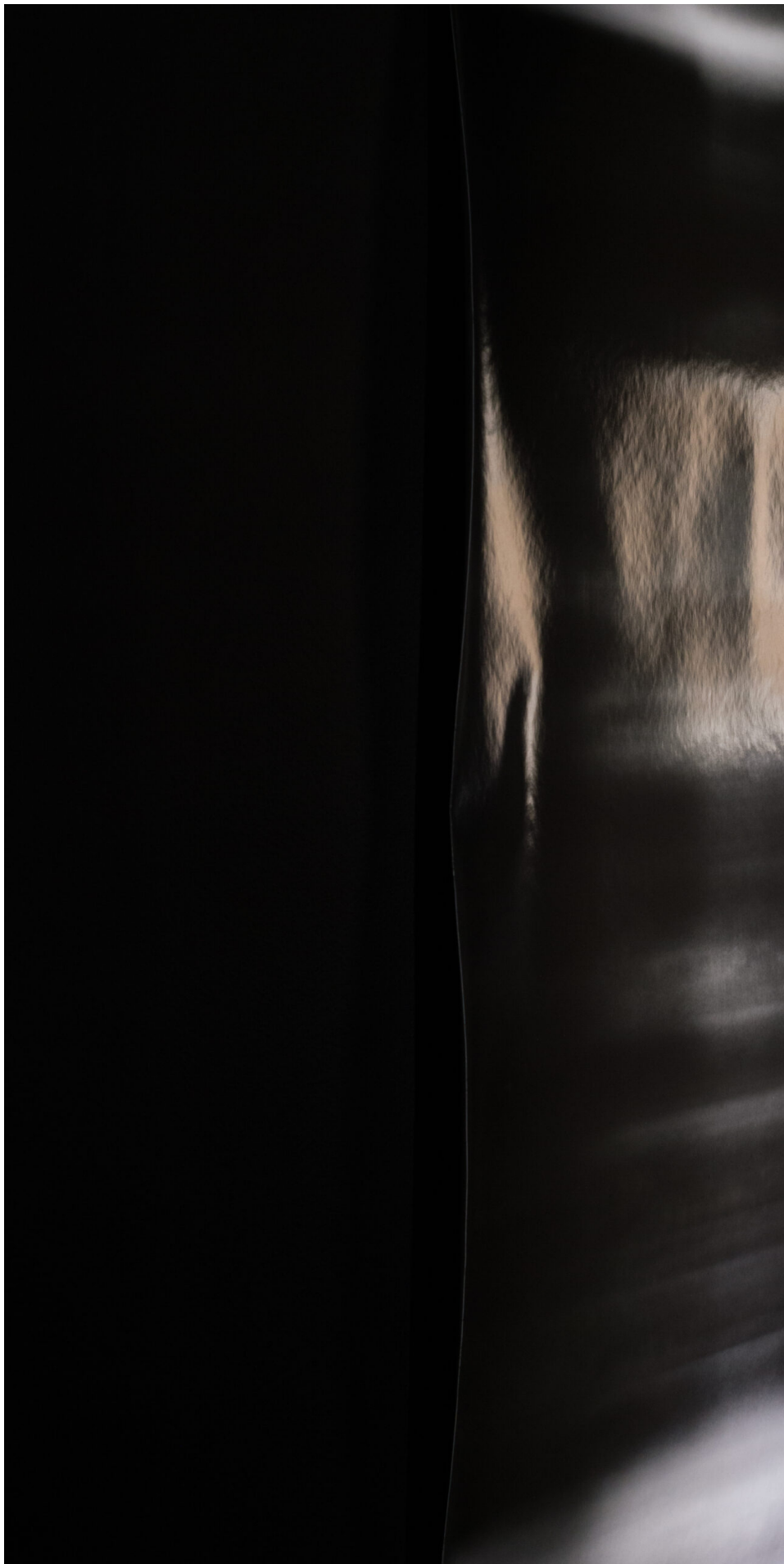
Alex Coma  
*Higher Self*, 2018, vue d’installation,  
Centre SKOL, Montréal, 2024.  
Photo : William Sabourin, permission du  
Centre SKOL, Montréal



Matthew Cangiano  
*Totality and Infinity*, vue d'installation,  
 Centre SKOL, Montréal, 2024.  
 Photo : William Sabourin, permission du  
 Centre SKOL, Montréal

En l'absence de cartel, la déambulation est scandée par le subtil jeu de lumière, que les artistes ont eux-mêmes composé pour extirper leurs œuvres de l'obscurité environnante. En dirigeant savamment le spot lumineux sur sa peinture *Higher Self II* (2018), Alex Coma crée un véritable espace pour son œuvre. Dans ce tableau, on admire un paisible paysage de montagnes balayées par la bleutée du soir à travers une ouverture perçant un mur de bois sur le rebord duquel est disposé un bougeoir, selon un dispositif de mise en abyme qui brouille le véritable sujet de la composition. L'éclairage extérieur prolonge ainsi le halo lumineux émanant de la bougie<sup>5</sup> qui rayonne au centre de la toile. Nous sommes absorbés dans cet espace de l'œuvre qui nous entoure de toutes parts, et les limites (de l'œuvre, du cadre, du tableau-dans-le-tableau) sont repoussées dans l'évanescence de leur invisibilité. On ne regarde pas une œuvre : c'est une sorte d'image potentielle<sup>6</sup> qui se manifeste, dont chacune arrêtera le périmètre, physique et symbolique, où elle le souhaite. Les photogrammes de Francis Macchiagodena concentrent ce caractère potentiel de l'image révélée par l'action dialectique de la lumière et de l'obscurité. *Apparition no. 4* (2019-2020) et *no. 12* (2020) sont deux immenses feuilles (disposées au format portrait) photosensibilisées à la gélatine argentique et roulées dans un bac de révélateur au moment de l'exposition à la lumière. Y apparaissent des variations de la lumière directement imprimée, formant des bandes horizontales nébuleuses au contraste et à l'intensité variant du blanc au noir, en passant par le gris. Degré 0 des possibilités de l'indexicalité photographique, ici, par le travail en chambre noire, la lumière matérialisée devient sujet, médium et icône de ces compositions dans lesquelles on décèle des paysages potentiels qui pourraient notamment rappeler les marines infinies de Gustave Le Gray. En réalité, qu'est-ce qu'un paysage, sinon un découpage artificiel du dehors que l'on « dé-taille » pour le rendre commensurable, c'est-à-dire *potentiellement* représentable ?





Francis Macchiagodena  
*Apparition no.12* (détail), 2020.  
Photo : William Sabourin, permission du  
Centre SKOL, Montréal

Libérée de l'injonction classique des images, on peut désormais s'émerveiller, avec cette toile de Matthew Cangiano (*Doppelganger*, 2024), de ce tuyau d'évacuation gagné par une nature urbaine sauvage. Nous sommes invit·es à nous arrêter sur l'indifférent, sur ces petits riens de la ville qui s'animent dans la vision nocturne. La nuit est espace, temps, vision(s) plutôt que vue : tout évolue, bouge, mue. Voilà ce que cette petite exposition fait de grand : elle trace les contours d'un paradigme herméneutique du nocturne, fondé sur une pensée du fragmentaire, de l'indéterminé et du paradoxal, et le met en œuvre par l'art dont la potentialité heuristique permet alors, en retour, d'ouvrir l'univocité du regard, de la pensée et de la relation à la polysémie de réelles fictions. C'est une réflexion existentielle fondamentale à mener, à une époque où la nuit, l'obscurité et le silence reculent et sont devenus un privilège, puisqu'en permanence un quart de la planète est éclairée artificiellement. La lumière, qui a longtemps été symboliquement liée à la lutte contre l'obscurantisme, et plus concrètement à la sécurisation des villes par l'éclairage, s'avère désormais constituer un filtre nous coupant d'une partie du réel.



Philippe Léonard  
*[T]*, 2015, vue d'installation,  
Centre SKOL, Montréal, 2024.  
Photo : William Sabourin, permission du  
Centre SKOL, Montréal

La lumière comme filtre obstruant a trouvé son incarnation ultime dans nos écrans, ces « interfaces » devenues proprement opaques, ceux-là mêmes qui illuminent et stimulent les touristes à Times Square où Philippe Léonard a posé sa caméra durant dix soirs. La vidéo *[T]* (2015) qui conclut l'exposition est une succession de cadrages resserrés s'arrêtant longuement sur des visages dont l'objectif cherche à attraper les yeux libres, pétillants et alertes. On pénètre dans l'intimité de ces regards qui ne nous voient pas, rendus à leur individualité et à leur irréductibilité, échappant ainsi à l'effet d'aliénation éprouvé par une foule médusée par le flux de la lueur éclatante et factice de l'image permanente. Lumière, temps, regard sont les trois dimensions constitutives de Times Square ; ils sont aussi les biens précieux convoités par cette société du spectacle, dont « *le temps de la réalité qui se transforme [est] vécu illusoirement* »<sup>7</sup>.

Candidat au doctorat en histoire de l'art à l'UQAM et à l'Université de Grenoble (France), Valentin Bec prépare une thèse sur les enjeux historiques, anthropologiques et théoriques sous-tendant l'attrait pour l'indifférent qui traverse la peinture néerlandaise du 17<sup>e</sup> siècle.

**Voir les notes de bas de page**

1 - Je renvoie à Édouard Glissant (*Poétique de la relation*, pp. 203-209) sur les potentialités bienfaitrices d'une pensée fondée sur le paradigme de l'opacité (plutôt que de la transparence), soubassement d'une poétique de la relation plutôt que de la domination.

2 - *Ibid.*, p. 205.

3 - Dans la dimension cognitive du terme, si l'on considère que l'imagination est le processus cognitif par lequel le cerveau développe, prolonge, extrapole l'image formée sur la rétine.

4 - Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, p. 220.

5 - On pense aux œuvres de Georges de La Tour dont la « nuit » du clair-obscur invite à la méditation

6 - Pour l'historien de l'art Dario